

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Pierre-Elliott Trudeau, *le Fédéralisme et la société canadienne-française*, Montréal, H.M.H., « Constantes », 1967, 227 p.

par Monique Bosco

Études françaises, vol. 4, n° 1, 1968, p. 103-104.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/036308ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

PIERRE-ELLIOTT TRUDEAU, *le Fédéralisme et la société canadienne-française*, Montréal, H.M.H., « Constantes », 1967, 227 p.

Aux Éditions H.M.H., dans la collection « Constantes », une des collections où ont été publiés, au cours des dernières années, quelques-uns des essais les plus intéressants des penseurs canadiens, Pierre-Elliott Trudeau vient de présenter *le Fédéralisme et la société canadienne-française*. Il s'agit là de quelques textes inédits et d'autres, tirés de *Cité libre*. Le tout forme un ensemble extrêmement cohérent, vivant, alerte et dynamique. Le préfacier, Gérard Pelletier, souhaite que « la publication de ces pages relance le débat qui se poursuit chez nous depuis vingt ans autour des objectifs politiques de notre collectivité, mais les relance sur une orbite différente, plus haute et mieux tracée ». Certes, le livre le mérite.

Il est rare que l'on publie, chez nous, un livre de science politique qui soit aussi un plaisir pour l'esprit. Brillamment écrit, construit, conçu, mené de main de maître, il s'attaque à divers sujets, souvent avec humour, toujours au même rythme accéléré et passe sans effort de « La trahison des clercs » aux « Octrois fédéraux aux universités » ou à « Quelques obstacles à la démocratie au Québec ». Vigoureux, mordant, Pierre-Elliott Trudeau est également un pamphlétaire coriace pour dénoncer ceux qu'il nomme : « Les séparatistes » : des contre-révolutionnaires ».

Lucide, l'auteur s'exclame : « J'aurai peut-être réussi, dans les deux précédents chapitres, à déplaire à tous les Canadiens. Francophones comme anglophones peuvent prétendre que j'ai fait de trop vifs reproches à leurs groupes respectifs » (p. 127). Je ne doute pas qu'il en soit ainsi. Et c'est dommage car l'œuvre mériterait d'être étudiée de façon impartiale, sans passion. On

a peut-être la clef de l'antagonisme qu'il suscite dans cette confiance de Pierre-Elliott Trudeau: « Aux idées toutes faites, c'est-à-dire que personne n'a faites, j'ai toujours préféré celles que je me faisais moi-même » et « Mon action politique, ou ma pensée, pour peu que j'en ai eue, s'exprime en deux mots: faire contrepoids ».

Il est donc, toujours, à contre-courant, mais toujours dans la direction d'une liberté sans cesse recherchée. C'est cette passion pour plus de libertés et de justice qui donne son ton au livre. Que l'on soit ou non d'accord avec les thèses politiques qu'il défend, je crois que l'on devrait au moins avoir la probité de lui rendre l'hommage que Charles de Rémusat rendait à Tocqueville:

Il n'a pas changé de système, de manière ou d'idées. Ni une expérience de vingt ans, ni quatre ans d'études et de réflexions consacrés à son ouvrage, n'ont altéré ses convictions. Grâce lui en soient rendues, il croit encore ce qu'il pense.

Ou bien encore, celui du duc d'Aumale, au même, à propos du même ouvrage, *De l'Ancien Régime à la Révolution*:

Avec tout cela, c'est un beau livre, que j'admire et qui mérite, je crois, qu'on en dise du bien, pour le fond comme pour la forme. Car on y respire une sincère horreur de la tyrannie, et c'est là qu'est l'ennemi.

M. B.